

Mourir est un jeu d'enfant

Herménégilde Chiasson

Number 10, 2000

Actes du colloque « Francophonies d'Amérique : Altérité et métissage »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005090ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005090ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chiasson, H. (2000). Mourir est un jeu d'enfant. *Francophonies d'Amérique*, (10), 167–174. <https://doi.org/10.7202/1005090ar>

MOURIR EST UN JEU D'ENFANT

Herménégilde Chiasson

Synthèses

La notion de pureté est-elle alliée à la perte de la mémoire, perte faisant appel à la postmodernité, épitome de l'hybride et du collage, consolidation en cette fin de siècle d'intuitions repérables en son tout début et de manière flagrante dans les toiles du cubisme synthétique de George Braque et de Pablo Picasso? Déjà le mot synthèse apparaît de la même manière qu'il revient nous hanter de nos jours dans quantité de produits tout aussi trompeurs et séduisants allant de l'imitation du marbre aux ersatz inquiétants de l'alimentation. Même le toucher, même l'odeur nous trompent au point où il est pratiquement impossible de différencier le cuir de sa reconstitution en vinyle ou le jasmin de sa version *scratch and sniff*. Les chercheurs qui travaillent à la reconstitution des organes ont trouvé un équivalent à la peau, l'organe le plus facile selon eux à synthétiser. Viendra un jour — peut-être est-il déjà arrivé — où le bois imitera le plastique, reléguant dans la mémoire un produit autrefois omniprésent mais désormais peu pratique et dépassé et dont il ne reste qu'une encombrante poésie.

Mémoire, mémoire. De quoi nous souviendrons-nous au juste? La perte de l'humain dont on nous annonce la fin avec fracas se branche-t-elle aussi sur cette notion de la pureté? Si nous ne pouvons vivre purs, autant mourir. Comme ces témoins de Jéhovah qui refusent les transfusions sanguines. Dans la tête de certains futuristes, il faudra un jour faire le choix entre le corps et l'environnement dont il a besoin pour se survivre. L'organe de la conscience, le cerveau, que l'on peut abriter dans un cyborg étanche pour lui permettre de continuer cette fonction archaïque de la pensée. Nous commençons déjà à nous fusionner aux machines, à nous agglomérer à elles. À leur reléguer une partie importante de notre mémoire, de nos sens. À côté de ce qui se profile à l'horizon, le mélange des races et des cultures prend des allures sécurisantes.

Ce qui se fait de plus en plus troublant c'est cette perte de l'unicité, de l'irremplaçable, de l'original qui a traversé notre présence séculaire sur cette planète. Quelque chose est en train de se transformer. Nous commençons à nous ressembler pour mieux nous reproduire dans un modèle unique, américain et rentable, si la prophétie s'accomplit, et planétaire, dans une version optimiste et généreuse. C'est en ce siècle finissant que l'on s'est appliqué à synthétiser la mémoire, à la faire résonner, dans tous les sens de l'homonyme. Cette nouvelle mémoire, cet ersatz de silicone que nous avons créé de

toutes pièces pour nous rappeler à nous-mêmes le sens de nos limites. Confirmation de cette hypothèse dans cette partie d'échecs entre Kasparov et l'ordinateur Deep Blue. Le fait qu'il faille oublier la culture qui risque de nous maintenir dans la vibration de notre destin humain et de notre conscience immanente. Edgar Morin, à qui on demandait récemment ce qu'il fallait emporter dans le prochain millénaire, a répondu qu'il faut garder la culture, au sens de la mémoire de notre destin, car il n'est pas certain, selon lui, que la science nous ait apporté la sérénité et encore moins le bonheur qu'elle nous avait promis avec tant de fracas.

Mondialité

Cette section est constituée uniquement de notes griffonnées sur mes messages téléphoniques, seul papier alors disponible, en écoutant l'écrivain martiniquais Édouard Glissant lors de son récent passage au Salon du livre de Toronto, alors qu'on lui demandait sa position vis-à-vis de l'engagement de l'écrivain.

La mondialité, c'est ce que propose Glissant comme résistance à la mondialisation; c'est toucher ce qui nous est commun dans le monde actuel. Le chaos du monde n'est pas seulement un désordre; il est imprévisible, et c'est assurément une source de douleur de ne pouvoir prévoir notre destin.

La mondialité, c'est aussi le fait qu'il y ait des langues dominantes et des langues de marché. Dans ce tiraillement, des langues meurent. En Afrique seulement, il en meurt deux ou trois chaque année par la disparition de leurs locuteurs qui sont décimés par les guerres ou parce que ces langues se voient absorbées dans d'autres langues. C'est dans ce mélange que prennent source de nouvelles dimensions de la conscience humaine.

La mondialité, c'est notre capacité à changer notre propre identité. L'identité commune et l'identité individuelle, mais échanger sans se dénaturer. La littérature et la poésie se doivent d'identifier ces nouvelles possibilités et ces nouvelles ouvertures.

Identités

À mon arrivée à Moncton, au début des années 70, j'avais été frappé par le camouflage linguistique que pratiquaient les francophones pour ne pas être repérés. Saint-Simon, le village où j'ai passé toute mon enfance et une partie de mon adolescence, était branché sur le Québec par l'intermédiaire d'une station de radio et de télévision diffusant depuis la Gaspésie. Je ne parlais pas anglais, mais ma fascination était grande pour cette langue — celle du rock and roll — qui me distançait des traditionnels reels de violon, expression d'une misère et d'une pauvreté culturelle dont je voulais alors me distancier à tout prix. Ce camouflage linguistique se résorbait dans une troisième langue, le chiac, mélange complexe et assez facilement décodable en autant que l'on dispose d'une transmission qui peut *shifter*, pour reprendre hors contexte le

terme de Jakobson, de l'anglais au français et de l'acquis à l'imaginaire pour accéder au sens d'une expression comme «*shackerupper* avec quelqu'un».

Bien sûr, on est parfois saisi d'un fou rire en entendant certaines de ces expressions, un peu comme le rire des enfants quand ils découvrent la sonorité, la musicalité ou simplement le jeu que l'on peut faire en désobéissant, en dérogeant à la loi. Ce que je me suis souvent demandé, c'est la raison d'un tel bricolage linguistique. Bien sûr, on peut parler d'une absence de manifestations francophones et d'un besoin de survivre, de résister, de pervertir les deux codes à la fois. Le français, parce qu'il comporte un élément identitaire, et l'anglais, duquel émane une vibration continentale et planétaire qui permet de circuler incognito dans tous les milieux. Ce camouflage s'est d'ailleurs reproduit dans la ville de Moncton où l'anglais est la seule langue affichée, la langue de l'harmonie, une harmonie dont on nous vante toujours les mérites quand on propose cette ville comme modèle linguistique au Canada.

Le chiac était alors une langue qu'on ne parlait qu'entre Chiacs. Même aujourd'hui, je trouve toujours fascinant le fait d'entendre cette langue parlée sur la place publique, car il me semble que durant longtemps on l'a parlée par solidarité dans les souterrains d'une résistance. Dans les milieux que je fréquentais, on reprenait certaines de ces expressions mais toujours sous le couvert de l'humour, pour marquer une supériorité, un décalage, un éloignement de ce milieu, de la même manière que l'on pouvait faire une imitation facile et peu coûteuse de la musique western en chantant du nez. On pouvait ainsi mettre des jalons, des repères entre le peuple et soi.

La vraie culture provenait de la France, de l'Europe, là où on parlait bien et où comme le fera dire Michel Tremblay à Paulette de Courval dans *Les Belles-Sœurs*: «On en rencontre pas des Germaine Lauzon en Europe, en Europe tout le monde sont bien élevés.» L'Amérique était notre terre de misère, le mal de vivre ayant pris racine dans cette langueur perpétuée dans l'absence de la mère patrie et des doux accents de l'Île-de-France. Paris où nous nous en allions tous.

Nous ne savions pas alors que notre identité resterait pour toujours américaine, que même en Europe nous serions refoulés vers l'arrière-pays dont les traces anglophones nous avaient déjà entachés. Nous serions tous Chiacs, des sauvages à la cour de Louis XIV. Nous adoptions les mêmes réflexes, notre exploit provenait de notre survie, nous devons composer avec une autre stratégie puisque avouer notre déficience, c'était se perdre, et avouer notre combat, c'était se perdre aussi, se noyer dans la grande culture française dont le cœur ardent irradie depuis la Ville lumière, Paris, où nous étions, où j'étais, enfin, au milieu des années 70.

Provenant d'un village de mille habitants dont la totalité étaient francophones, je ne comprenais pas cette stratégie du chiac, cette résistance en équilibre sur la lame du couteau, je croyais qu'il s'agissait là de la première étape de l'assimilation, une intuition que les dernières recherches semblent d'ailleurs confirmer. Le chiac serait un passage, un Rubicon linguistique. Mais alors,

comment se fait-il que cette situation ait perduré si longtemps? Comment se fait-il que le chiac se soit maintenu dans cet équilibre précaire, alors que tout semblait annoncer l'érosion constante du français — une érosion confirmée depuis toujours par les rapports de Statistique Canada auxquels les médias font référence pour nous signaler notre mort lente et très annoncée, car on ne parle pas ici véritablement de métissage, mais d'une population en otage, qui compose sans cesse avec son malaise.

Il y a des optimistes de tout crin qui voient dans les deux rues, nouvellement rebaptisées en français, du centre-ville de Moncton ou encore dans la tenue du Sommet de la francophonie dans cette ville, en septembre 1999, une sorte de remontée linguistique de la conscience francophone, quelque chose qui ferait osciller le pendule dans l'autre sens, mais nous savons tous que ce ne sont là que des effets de la rentabilité linguistique, un peu comme le ministère du Tourisme du Nouveau-Brunswick qui nous dit à quel point les Acadiens sont pittoresques et inoffensifs. Le reste, c'est autre chose.

On dira que je suis pessimiste, qu'il y a eu d'immenses progrès depuis trente ans, surtout depuis l'avènement de l'Université de Moncton, et c'est vrai mais ce progrès s'est toujours fait à l'intérieur du ghetto, il ne se traduit pas dans les faits, pas dans une dimension publique qui nous ferait croire que nous habitons pleinement le territoire. Et voilà! Le mot est lâché, le gros mot car il connote la frontière, l'identité et l'étroitesse d'esprit. Mais ce concept du territoire n'est qu'un fantasme, car il n'y a plus de frontières et nous savons tous qu'un jour nous parlerons tous la même langue et nous savons laquelle. Les Chiacs sont peut-être en avance, mais ce métissage se fait dans un sens unique. Ça ne fait pas mal de mourir. Il suffit de se faire à l'idée. Car cette situation est douloureuse, elle entraîne des aberrations, elle suscite des jeux de pouvoir subtils mais destructifs.

La notion manichéenne du bien et du mal se retrouve alors au sein même de la langue, au sens où la performance devient garante de salut ou de damnation. Ainsi, bien parler, tel que nous l'avons vécu dans les campagnes d'épuration du bon parler français, devient une sorte de droit au discours. Ceux qui parlent bien parleront, et les autres se tairont. La performance devient aussi garante de l'échelle sociale ou d'un raffinement culturel. Cette notion du bien parler devient une vertu en soi, un privilège, un exploit presque.

Par ailleurs, il existe aussi la notion contraire, soit celle du bien parler pour ne rien dire, une autre des stratégies où la forme l'emporte sur le sens, car ce n'est pas vrai que tout discours soit suspect ou que tout discours soit vide ou que tout discours soit inutile. Il ne s'agit là que d'un désir de contrôle, de notre désir de contrôler une réalité qui nous échappe et dont nous croyons connaître les raisons profondes. Ce que nous oublions souvent, c'est l'émotion qui transforme ces mêmes discours, c'est le désir de poursuivre avec les manques et les déficiences en accord avec une mémoire qui nous tient à cœur.

Jack Kerouac avait bien saisi ces deux dimensions, lui à qui le père disait toujours qu'il se devait d'être américain et qui parlait joual avec sa mère. *On the Road* pour sa gloire américaine et *Visions of Gerard* dans le secret d'une

identité inavouable et incompréhensible à son autre auditoire. Le chiac, c'est un peu cette situation-là. Comme ces jeunes qui, le 15 août, se sont donné une fête nationale à eux qu'ils appellent *le 15 août des fous* et où ils ne chantent qu'en anglais. Cette contradiction manifeste bien le camouflage et l'ambiguïté de cette langue.

Il est rare que l'on entende le chiac sur la place publique, qu'on en entende la musicalité si singulière, sa créativité, son foisonnement, sa liberté à jouer avec les structures et le code lui-même qui devient une sorte de jonglerie ou de numéro de haute voltige. Un peu comme les Noirs ou les Argentins qui, durant longtemps, cachèrent les plus belles musiques du monde dans des maisons closes. Lorsque Fernand Séguin reçut Kerouac au *Sel de la semaine*, les gens se tordaient de rire quand l'écrivain racontait la mort de son frère; or ce n'était pas du sens dont ils riaient mais de la forme. On ne parlait pas joual en public à l'époque — est-ce qu'on le parle depuis? —, le joual était la langue de la misère intellectuelle; le mimétisme imposait que, sur les ondes des médias d'État, l'on se devait de bien parler. Le peuple, tout joual qu'il était, retourna à sa musique western et au canal 10, attendant de pied ferme que tous ces beaux parleurs viennent le solliciter lorsque viendrait le temps de parler de leur projet d'indépendance. Mais revenons en Acadie.

Les Chiacs sont restés français. Il se peut qu'ils ne le soient qu'à moitié, au quart ou aux trois quarts, mais leur langage hybride contient leur désir de ne pas se séparer tout à fait d'une mémoire, d'une identité et d'un projet. Parfois des événements les réveillent, le mépris, surtout, fait remonter à la surface une indignation, une vibration, une colère qu'on croyait inexistante chez eux. On se souviendra d'un certain maire Jones qui fit descendre dans la rue une population bien décidée à enterrer sa peur devant l'hôtel de ville de Moncton. Autrement, les Chiacs — mais est-ce si différent des Acadiens en général? — s'emmurent dans leur résistance, au point où l'on se demande s'ils n'ont pas construit leur prison ou leur exil de l'intérieur, lentement, au fil des siècles, il y en aura bientôt quatre, où l'Acadie s'est barricadée. Reste la question: comment faire sauter ces barrières de l'intérieur pour que le chiac ne soit plus la langue de la honte mais une sorte de mise en commun d'une expérience, pénible pour certains, glorieuse et avant-gardiste pour d'autres? Pour que le bien et le mal s'estompent dans la quantité de nuances que nous proposent les nouvelles éthiques.

Bien sûr, ce phénomène de créolisation ne prenait place jusqu'à récemment qu'à l'intérieur d'une oralité qui se voit de nos jours réclamée et proclamée dans sa dimension écrite et littéraire, ce qui pose, entre autres, le problème de l'orthographe mais également celui de fixer un foisonnement qui s'affirme en une multitude continue de variations. Ainsi, lorsque j'ai écrit le monologue sur le chiac dans ma pièce *L'Exil d'Alexa*, il s'est trouvé des jeunes pour me dire qu'il s'agissait là du vieux chiac et que le chiac moderne avait beaucoup évolué. Ceux qui revendiquent cette dimension connaissent très bien la justesse et la précision du code. Leur utilisation du chiac sert ici de

revendication, d'identité, de couleur locale et surtout de provocation, car le chiac est la langue de l'abandon, celle qui creuse un fossé infranchissable entre les générations. Pour ces écrivains et intellectuels qui font figure de gourous, il leur sera toujours loisible de revenir dans le sillon du français standard, mais l'aspect tragique dans cette affaire, c'est que leurs théories sont en voie de servir de munitions à toute une génération qui risque, en Acadie du moins, d'évoquer cette créolisation, dont ils ne connaissent souvent ni les enjeux ni la portée, pour se dispenser de l'apprentissage de l'écriture. Le chiac, langue de l'affectif, efficace dans sa révolte et son sens du rassemblement, peut-il se transformer en langue de l'effectif? Peut-être pas, mais les logiciens de traduction sont en voie de se perfectionner.

Cela dit, je me suis souvent demandé pourquoi nous tenons tant à garder cette identité francophone, pourquoi nous tenons tant à fonctionner dans ce code plutôt que dans un autre, un code qui est aujourd'hui en perte de vitesse en raison de sa rigidité et de son manque de souplesse. Le rapport présenté à Richelieu le 16 mars 1634 assignait à l'Académie française, entre autres charges, celle de «nettoyer la langue des ordures qu'elle a contractées ou dans la bouche du peuple ou dans la foule du Palais et dans les impuretés de la chicane ou par les mauvais usages des courtisans ignorants ou par l'abus de ceux qui la corrompent en l'écrivant et de ceux qui disent dans les chaires ce qu'il faut mais autrement qu'il ne faut. Pour cet effet il sera bon d'établir un certain usage des mots.»

Ainsi s'installa dans la langue française une sorte de terreur, une escouade de la francophonie, un divorce entre l'usage et le code, centralisant les décisions linguistiques à Paris, où nous sommes tous allés un jour ou l'autre. Le français est-il en voie de devenir une langue morte au même titre que le latin, une sorte de code effectif se détachant des codes affectifs dont le chiac fait aujourd'hui partie? Bien sûr, dans notre misère linguistique, rêvons-nous peut-être d'une langue où l'on ne verrait plus surgir sous le vocable de canadienisme l'indice malheureux de notre exclusion. Il n'y a pas d'australienisme ni d'indianisme dans les dictionnaires anglais. Seulement dans les nôtres puisque les dictionnaires viennent de Paris où l'on ne voit jamais de bancs de neige mais des congères. Ce qui me fait penser à la remarque d'un de mes amis selon qui le grand désavantage de ce pays viendrait du fait que nous soyons obligés de pelleter dans les deux langues officielles.

Quant à nous, il nous restera toujours à nous nommer, à nous redonner une identité, une consistance, si floue soit-elle, car nous ne pouvons exister en dehors du langage. C'est notre condamnation et notre dimension sacrilège. Comme le disait Lucien Francoeur: «Nous autres on va continuer, en dessous de la terre», et comme le disait Gilles Vigneault: «Pour un peuple sans histoire on est plein de fonne.» Qui sommes-nous? D'où venez-vous? Des questions de plus en plus difficiles à cerner, car le monde est vaste et la terre de plus en plus ronde. Pour fermer cette section, j'ai choisi le poème qui ferme le livre *À tue-tête* du poète franco-manitobain Paul Savoie.

Mourir est un jeu d'enfant

L'hybride que je suis ne sait plus quel nom se donner
j'assiste sans cesse à mon propre baptême
tout s'opère en moi et m'échappe
tout se déchaîne le chiac le joul le français correct le franglais le metchiff
le cajun
je revendique chacune de ces parties de moi-même
c'est mon droit
tout se créolise en moi
je voyage sans cesse dans cette zone glissante
je deviens le cassandre de ma propre durée sur cette terre
je raconte tout
la chose se dit elle n'arrive plus à se taire
une langue se propage un mot se propage
ainsi se forge la véritable frontière celle qu'habite l'être
la chose se répand

Débordements

Il fallait bien un jour en venir là. Une manière de reprendre le terrain, le gazon, la savane, la jungle, la toundra, la plaine, l'espace, la lumière et le temps. Le sens du destin, du devoir, du dévolu et de la dureté s'estompant dans les synapses, les circuits, dans la sinuosité des courbes qui s'impriment dans les fractales, dans le chaos d'une recherche aveugle, un tâtonnement linguistique, Œdipe victime d'un autre siècle où tout se dissout, se mélange, s'abîme jusqu'au fond du désordre.

Comment oublier que le sens s'articulait autrefois du côté de l'ordre, de l'ordonnance, de l'ordonnement du discours? Comment s'en remettre aux repères, aux jalons fragiles de notre mémoire et oublier le sens des frontières, de la démesure, du prométhéen? Comment oublier les canons de la beauté et s'en remettre aux bricolages, aux babillages, aux bredouillages, à la brouillonnerie? Comment oublier cette notion de l'ordre des choses, cette manie de classer et d'arpenter, le droit des peuples à l'autodétermination et la différence qui annule le sens de l'identité? Comment accepter de se dissoudre au lieu de discourir? Comment redécouvrir le désordre, le chaos, comment s'abandonner à la vie? La vie ne ferait-elle de sens que dans son non-sens?

Un sens à la vie? Tout un programme. Mais quel sens puisque tout sens, tout discours est désormais suspect et s'écarte dans la pénombre du cynisme ou de la mise en abîme. Par exemple, prenons l'amour, cette notion qu'on croyait révolue et qui est en train de faire un malheur sur Internet grâce à ces couples qui peuvent désormais se rencontrer dans les fibres optiques, se marier par courriel et copuler grâce au Web qui va partout. Une sorte de métissage planétaire rendu possible grâce à la technologie. On dirait une publicité pour Microsoft. *Where do you want to go today?* Rimbaud disait: «Il faut réinventer l'amour.» C'est fait. Quoi d'autre? Le quoi d'autre de l'ennui romantique qui dans sa version existentielle s'est installé après la bombe, avec la télévision, au beau milieu du siècle, et qui nous a fait entrer dans le

jeu de la roulette russe ou de la roulette américaine. C'est selon. Les autres peuvent bien jargonner dans tous les dialectes qu'il leur plaira, le plus grand logiciel de traduction étant encore celui qui convertit à la fraction de seconde les devises dans l'économie de marché qui nous hante comme une bombe à retardement.

Nous savons que la vie se virtualise de plus en plus, mais c'était prévisible puisque le verbe même «virtualise» contient le mot «vie» et qu'avec les lettres qui restent on peut écrire le mot *ritual*, en anglais bien sûr, puisque ainsi va le monde, ainsi va la vie. *Ritual. Going through the motions*. Faire semblant, faire état, faire étalage, faire comme si. Comment se résigner au fait que la vie ne serait qu'un débordement de conscience, une machine qui tourne à vide, ayant oublié depuis longtemps qu'un jour il y eut entre les êtres humains quelque chose de rassembleur, quelque chose de plus profond que ces systèmes de communication partout accessibles et pourtant si dénués de ferveur et d'émotions.

Comment en sommes-nous arrivés à nous concevoir comme un troupeau universel, s'ennuyant dans le mensonge et obsédé par toutes les fuites, ayant perdu la foi sinon dans ces *rituals* qui vont de la consommation interdite de la nicotine à l'activation hypnotisante des télécommandes et dont le projet semble être de faire de nous tous des corps interchangeable. *Where do you want to go today?* La question du sphinx. Œdipe aveuglé par son écran. À la lueur d'une telle révélation se pose alors la question: est-ce qu'il n'en a pas toujours été ainsi? Cette situation ne ferait-elle pas partie de notre code génétique, de notre parcours obligé, de ce que l'on appelait autrefois le destin et dont les répercussions résonnent encore dans tous les coins de notre conscience? Une urgence qui se manifeste dans le langage, dans le corps qui ne peut être que langage dans son débordement? La littérature, disait Édouard Glissant, rend visible l'invisible. Plus que jamais, ce travail devient obligatoire et nécessaire pour ne pas nous perdre dans ce brouillard technologique, banalisé à jamais par une science dont l'arrogance inquiète notre sens même de l'identité, de l'humanité, de l'intuition.